

*Bibliothèque numérique*

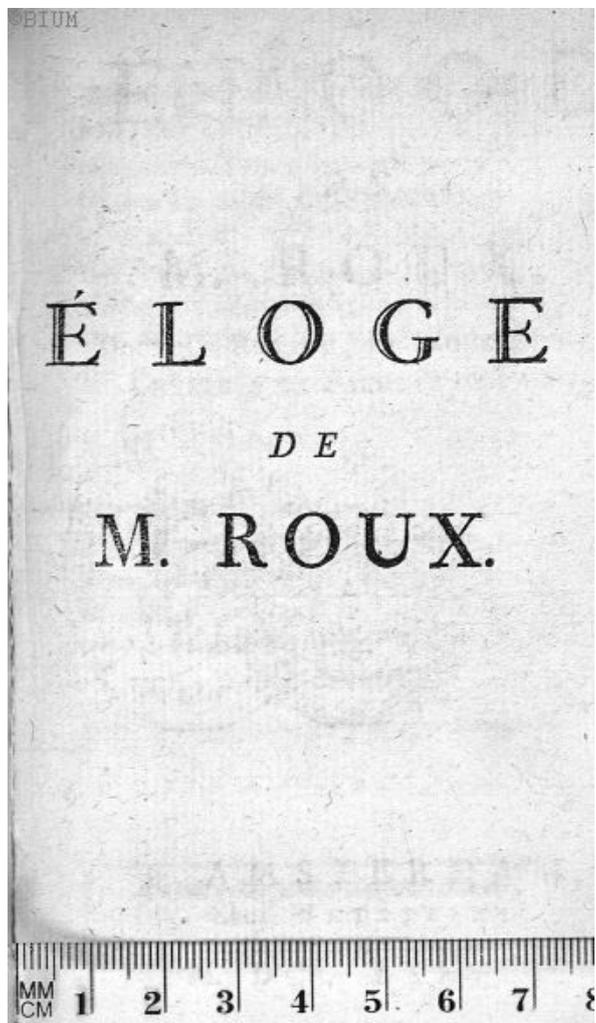
**medic@**

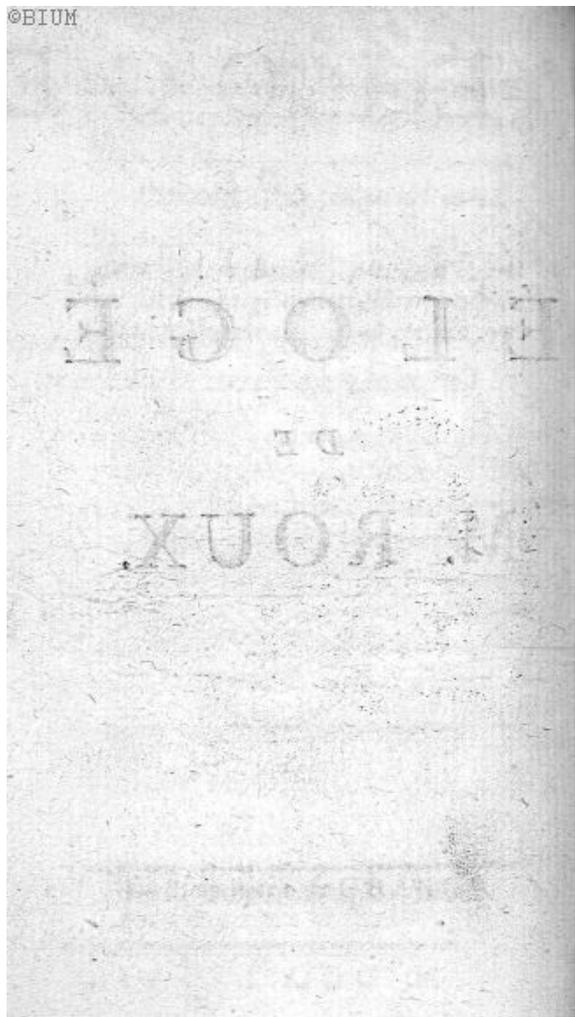
**Deleyre, Alexandre. Eloge M. Roux,  
docteur-régent et professeur de  
chymie à la Faculté de Paris**

*A Amsterdam, chez Wetsteins, 1777.  
Cote : 90945 t. 22 n° 3*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x22x03>





ÉLOGE

DE

M. ROUX,

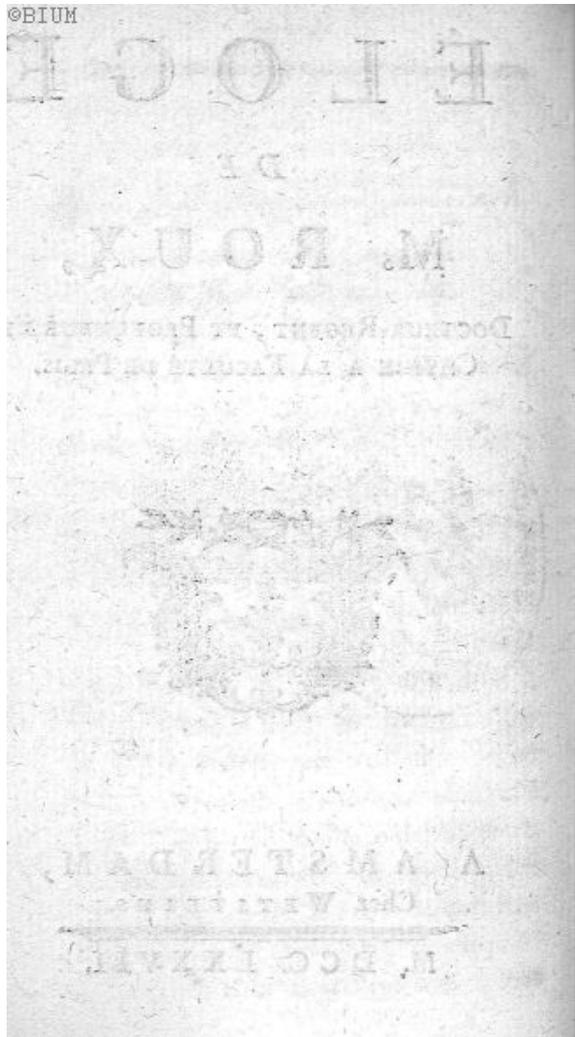
DOCTEUR-REGENT, ET PROFESSEUR DE  
CHYMIE A LA FACULTÉ DE PARIS.



A AMSTERDAM,  
Chez WETSTEINS.

---

M. DCC. LXXVII.





# ÉLOGE

## DE FEU M. ROUX.

*Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem.*

HORAT. art. poëti.

**A**ugustin Roux, Docteur Régent & Professeur de Chymie à la Faculté de Médecine de Paris, naquit à Bordeaux le 27 Janvier 1726.

Sa famille, originaire du Périgord, étoit tombée de l'état d'une honnête bourgeoisie dans une profession bornée à la classe des métiers, mais assez voisine d'une certaine éducation libérale pour avoir donné des hommes rares aux lettres & aux sciences. Après que la philosophie & la religion ont pris des maîtres & des législateurs dans les ateliers

A

& les boutiques, quel homme de génie & de sens rougiroit d'avouer un tailleur pour son pere ? Les grands talents arrachent l'homme à l'obscurité de son berceau, comme aux ténèbres de sa tombe ; & si c'est un bonheur de naître illustré ; quand on a su se faire un nom, il est glorieux de ne l'avoir point reçu.

M. Roux fut l'aîné de quatre garçons. Le second est resté à Bordeaux, dans la profession de son pere, où il vit avec aisance. Le troisieme que le premier avoit attiré lui-même à Paris, y mourut en 1755 d'une maladie convulsive, épuisé par les études & les veilles qu'il consacroit à la géométrie, science profonde & dévorante, qui mine ceux qui la creusent, mais pour laquelle il sembloit être né. Le quatrieme, qui avoit embrassé la chirurgie, est mort depuis deux ans dans nos colonies de l'Amérique. Ainsi le commerce & les arts, dispersent & consomment les hommes, depuis la découverte du nouveau monde,

M. Roux ne dut rien à la fortune,

beaucoup à la nature, & entr'autres avantages rarement assortis, une mémoire vaste avec un jugement très-sur. Cependant, & c'est ce qui produit les meilleurs esprits, l'une de ces facultés étoit tellement subordonnée à l'autre qu'il apprit difficilement à lire, ne pouvant sans doute rien savoir qu'il ne le comprit. Son esprit rebelle aux méthodes & aux formules des écoles, repoussoit toute instruction qui n'étoit pas bien digérée. Ce fut peut-être un bonheur pour lui d'être réduit à se former lui-même. Il sentit ses forces de bonne heure, & fut les employer. On vouloit le retenir trop long-temps à l'étude des premiers éléments du latin. A l'insu de son maître, il alla se présenter au collège des Jésuites, & répondit si bien aux questions que lui fit le préfet, qu'il fut admis dans les classes sans autre recommandation ni témoignage que ce premier examen.

Les grands obstacles couvent les grands succès. Cet écolier eut tout à vaincre. Son pere, soit inexpérience ou détresse,

croyant d'ailleurs que le travail étoit un assez bon maître, ne put ou ne voulut lui procurer aucun de ces secours qui hâtent ou secondent les progrès. Ni répétiteur, ni précepteur n'aiderent l'étudiant, dès qu'il fut au collège. Le père s'obstina même à ne pas voir les Régents de son fils, comme s'il eût espéré lui donner plus de ressort, en le laissant tout tirer de lui seul.

Ainsi M. Roux fit ses classes sans autre encouragement que le désir d'apprendre. Je l'ai vu, moi qui me console ici de la perte par ce foible honneur que je rends à la mémoire, je l'ai vu dans l'enfance, ( nous étions du même âge, ) allant au collège, les mains & les talons percés d'engelures, se traînant dans les rues de Bordeaux, au milieu des neiges & des glaces de l'hiver, dédaigné de ses compagnons & négligé de ses maîtres, braver la rigueur des saisons & les rebuts des hommes, qui ne voyoient encore en lui que la foiblesse sans pressentir ses talens, cachés ou traversés long-temps

par ses souffrances. C'est à vous que ceci s'adresse , jeunes écoliers que la nature pousse aux sciences malgré la fortune , qui marchez dans une carrière longue , laborieuse , & couverte à l'entrée , d'épines & de larmes ; c'est pour vous surtout qu'on doit écrire la vie des hommes de lettres. Le monde est rempli de gens ingrats & dédaigneux , qui s'amuse ou profitent quelquefois de nos travaux , sans s'occuper de notre vie ou de notre mémoire. Lisez ces lignes , & prenez courage. Elevé , pour ainsi dire , dans l'abandon & dans l'oubli , M. Roux parvint à une réputation distinguée.

Ses humanités cependant ne l'annoncèrent pas ce qu'il devoit être un jour ; mais il se fit remarquer dès la philosophie , même par son éloignement pour les formes scholastiques. C'est alors qu'assis par hasard sur le même banc à côté de M. d'Arcet , ils se lièrent du premier coup-d'œil pour le reste de leur vie ; mais d'une amitié si pure & si constante , que malgré la différence des ca-

raçteres & la rivalité de talents, aucun nuage ne l'a troublée un seul instant ; & leurs intérêts se sont tellement confondus avec leurs sentiments, qu'on ne sauroit dire lequel des deux a fait le plus ou le moins de sacrifices à l'autre.

Le bon esprit de M. Roux se manifesta par le goût qu'il prit pour la lecture de Locke, & sur-tout pour l'étude des mathématiques. Il s'y livra sous les leçons de M. Thésis, professeur au college de Guienne, qui, le distinguant bientôt de la foule, l'honora d'une tendre affection. Les progrès de l'écolier, l'estime singulière & la reconnoissance qu'il conserva toujours pour son guide, vengent assez ce mathématicien de l'oubli où meurent ses pareils dans les provinces reculées de la capitale ; oubli honteux & flétrissant pour ces villes de commerce où l'on ne cultive la géométrie que pour l'arpentage, & la science du calcul que pour les comptoirs.

Au sortir de la philosophie, où M. Roux apprit dans l'étude de quelque

mauvais système , à les oublier tous pour observer la nature , son pere lui déclara qu'il devoit se résigner à faire son cours de théologie , afin de se consacrer à l'état ecclésiastique. C'est la premiere vocation que prennent les peres pour leurs enfans dans les conditions les moins aisées , sur-tout en nos pays méridionaux. La religion & la pauvreté concourent à ce sacrifice. Le jeune philosophe avoit un oncle , Curé de campagne ; il alla passer les vacances chez cet ecclésiastique. Il y employa ce temps de loisir à lire l'Écriture-Sainte & l'histoire de l'Église. De retour à Bordeaux , il communiqua le fruit de ses lectures à un Jésuite , professeur de philosophie , homme d'un mérite supérieur. Celui-ci fut si surpris des questions & des objections de ce jeune aspirant qu'il lui conseilla de ne point étudier en théologie ; parce que le doute , la meilleure disposition de l'ame pour la recherche des vérités naturelles , est peut-être la plus mauvaise pour les dogmes de la Foi. L'écolier alla donc dire

à son pere qu'il se sentoit appellé par la nature à la médecine , & non au sacerdoce.

Le pere lui répondit que pour le premier de ces deux états , il falloit une forte de fortune , avant d'y parvenir à la pratique qui procure quelquefois l'opulence avec la célébrité ; au lieu que l'Église étoit un champ où l'on trouvoit toujours la subsistance , sans beaucoup de frais , ou d'avances de culture. Le fils par déférence , ou par timidité , parut d'abord céder à l'inflexible résolution de son pere ; mais avec le peu d'argent qu'on lui donnoit uniquement pour les études préliminaires à la prêtrise , il n'achetoit en secret que des livres de médecine. On s'en apperçut , & tout secours lui fut retranché.

Que fit l'étudiant ? Il emprunta de ses amis les livres de la science qu'il aimoit de passion , les copia de sa main , fit relier ces manuscrits , & en forma sa premiere bibliotheque. Avec ces ressources de son industrie , il parvint à s'initier dans les

éléments de la profession qu'il avoit choisie, au point de répéter chez lui à ses condisciples les leçons des écoles publiques, devenu, pour ainsi dire, maître aussi-tôt qu'écolier. Ce n'est pas tout. Pour arriver à l'anatomie, il commença par les fondemens, l'ostéologie; & faute d'autres moyens, il entra dans une espèce de charnier, où il prit des ossemens dont il refit un squelette. La nature pour être connue veut quelquefois être forcée. A la première dissection où il assista, on fut obligé de l'emporter évanoui sans connoissance; & cette foiblesse témoigna peut-être que le goût d'une science effrayante ou rebutante pour des sens délicats, tenoit dans son cœur à l'amour de l'humanité. L'aspect d'une plaie fait horreur; mais elle perd ce qu'elle a de hideux aux yeux de celui qui la guérit.

Un des Maîtres de M. Roux, & son guide dans l'étude & la pratique de la médecine, fut M. Grégoire, homme presque aussi redouté des malades pour son humeur brusque & tranchante, qu'ad-

miré des étudiants pour son excellence latinité, cher & vénérable à sa Patrie par la mémoire de ses talents, & digne d'une grande célébrité qu'il auroit acquise s'il avoit travaillé à Paris, où sans doute il eût laissé des écrits. Cet habile médecin, rempli de la doctrine des meilleurs auteurs, soit anciens ou modernes, qu'il pouvoit égaler, conduisit & dirigea le jeune Roux dans les hôpitaux de Bordeaux. M. Grégoire y servoit par trimestre, alternativement avec un autre médecin; mais il se distinguoit de son collègue, en arrêtant ou chassant la mortalité dans cinq ou six jours de présence. » Jamais, (a souvent dit son Éleve) » je n'ai vu personne d'une pratique » aussi simple & plus heureuse que la » sienne. »

En 1750, l'étudiant fut reçu Docteur en médecine dans sa patrie, & sans les secours de ses parens, mais un homme de mérite y suppléa. Ce fut M. de Barbot, président à la Cour des Aides, retiré de bonne heure du cabinet des affaires à

celui des sciences, l'un des membres les plus distingués de l'Académie de Bordeaux, recommandable à la république des lettres par la quantité considérable d'excellens livres dont il enrichit avant sa mort la bibliothèque publique de sa province, & par les liaisons intimes avec le génie original de notre siècle, l'immortel Montesquieu. Telle étoit la réputation de son esprit & de son savoir que beaucoup de gens ont cru, du moins à Bordeaux, qu'il avoit eu la plus grande part aux Lettres persannes; mais il m'a dit à moi-même qu'il n'y prétendoit que l'honneur de les avoir vû faire, & le plaisir d'avoir pu les lire à mesure que l'auteur les écrivoit, ou les châtioit. Ajoutons à cet aveu modeste que personne n'a dû donner plus de lumieres & de meilleurs conseils, soit pour l'érudition ou pour le goût; au créateur de *l'Esprit des Loix*, que M. le Président Barbot. Cet Eloge entre naturellement dans celui de M. Roux, qui s'honora jusqu'au dernier moment, des bienfaits

de ce magistrat littéraire ; bienfaits d'autant plus essentiels , que les ayant reçus dans l'époque de ses études la plus importante , ils lui avoient , pour ainsi dire , ouvert la carrière de la réputation qu'il a si bien méritée.

C'est dans la Capitale qu'il devoit l'acquérir. Mais comment s'y rendre ? L'amitié lui en procura les moyens , qu'il ne trouvoit point dans sa famille. Son pere , qui pendant les trois ans d'un premier cours de médecine , n'avoit pourvu qu'à l'étroite subsistance qu'il ne pouvoit lui refuser , loin de l'aider à faire le voyage où l'excitoit une émulation insurmontable , ne voulut pas même recevoir ses adieux. Le fils emprunta donc six cens livres , & muni de lettres de recommandation , il vint à Paris.

Dans cette Ville , composée à la fois de la lie & de l'élite de toutes les autres , rendez-vous de tous les vices & de tous les talents ; où la misere des provinces vient reclamer la dissipation de leur abondance , mais où la foule même re-

pousse l'inconnu dans une effrayante solitude, mais où l'étranger court risque de devenir sauvage, s'il n'est bientôt civilisé jusqu'à la corruption; dans ce cahos, où toutes les ambitions, les besoins, les travaux, les peines & les jouissances se combattent & se confondent, le jeune Roux, poussé loin de sa famille par la nécessité de parvenir ou de ramper, ne trouva pour amis que de jeunes gens, la plupart pressés comme lui de la détresse & de l'émulation qui tourmentent certaines âmes fières, nées dans l'obscurité, mais pour en sortir, comme tant d'autres naissent dans la grandeur pour en tomber. Le dégoût, l'ennui, la mélancolie attendent à Paris le provincial sans fortune; à moins que le libertinage & l'intrigue ne le jettent du néant dans un abîme. Que de talens échoués & perdus à ces deux écueils si voisins l'un de l'autre, l'indigence ou le désordre! M. Roux eut la force & le bonheur de les éviter, d'abord par une étude obstinée.

Peu de temps après son arrivée, il fut chargé d'une éducation ; heureux à l'âge où l'on perd les mœurs, de s'être obligé d'en inspirer. Ce fut M. de Montesquieu qui le plaça. Quelque honneur qu'on se fit de recevoir un instituteur de la main d'un si grand maître, on objecta cependant l'inexpérience d'un jeune homme, qui, récemment sorti de sa province, n'avoit encore pris soin d'aucune éducation. *Eh ! Je le crois bien*, répondit l'Auteur de l'Esprit des Loix, *M. Roux n'est pas un homme qui doive faire deux fois ce métier*. A ce mot, on se hâta de le prendre, & il le justifia. Sa gloire & son premier éloge, c'est d'avoir formé M. d'Héricourt, aujourd'hui Conseiller au Parlement, homme rempli des meilleures connoissances & des vertus les plus solides, citoyen modeste & magistrat patriote.

Veut-on connoître à la fois l'habilité du maître, les progrès du disciple, & le mérite de l'instruction ? Qu'on jette un coup-d'œil sur *l'Encyclopédie porta-*

*l'ivre* ; ouvrage anonyme de M. Roux, le fruit & le plan des leçons qu'il a données à M. d'Héricourt. Ce seroit une erreur de regarder ce livre comme un abrégé, ou comme un simple extrait du grand Dictionnaire, si fameux par le nom de ses éditeurs & par le déchaînement de ses ennemis, plus nombreux encore que ses articles. L'auteur a puisé sans doute dans ce livre beaucoup de détails & de morceaux sur les matieres dont il n'avoit pas fait la principale étude. Mais le choix, la rédaction, & sur-tout l'ordre & la méthode qui distinguent ce précis des connoissances humaines, lui assurent le mérite d'un ouvrage élémentaire à l'usage de la jeunesse, ou plutôt des instituteurs : car chaque éducation devoit être une petite Encyclopédie ; c'est-à-dire, renfermer les notions principales de toutes les sciences.

Si l'on posoit une vérité fondamentale bien établie, on en verroit sortir comme d'un point central toutes les vérités qui concourent à former l'esprit humain, ou

l'homme social. Ces divers rayons s'étendroient plus ou moins, selon la grandeur du cercle. D'abord il ne fauroit être trop petit. Les rayons en seroient courts & peu nombreux. On les suivroit l'un après l'autre; & peut-être ne tarderoit-on pas à voir celui qui conviendrait le mieux à chaque esprit. Alors l'instituteur tracerait un nouveau cercle, dont les rayons seroient autant de branches de la science à laquelle son élève auroit été destiné par la nature. Il en est des sciences comme de la matière universelle, où chaque point peut devenir un centre. Du milieu d'un jardin champêtre, je voudrais faire parcourir à mon enfant, dans nos promenades académiques, le monde des choses & des idées. Là je tracerois à ses yeux & dans son esprit, un rayon d'agriculture, un rayon de géométrie, un d'astronomie, un de géographie, un d'histoire naturelle, un d'histoire sociale ou civile; & sa raison se formeroit de tout ce que ses sens ou sa mémoire auroient recueilli.

Ce

( 17 )

Ce que je dis ici , M. Roux l'a fait dans son Encyclopédie portative. Il présente d'abord à son élève, ou à son lecteur , la terre qu'il habite avec les êtres physiques dont elle est couverte , partagés en trois Regnes qu'il lui développe dans une certaine étendue , d'après ses propres connoissances. De-là il jette un coup-d'œil dans le ciel pour y prendre une idée du système planétaire & de son influence sur notre globe. Après avoir considéré la terre en physicien , en naturaliste ; il la visite en géographe , & montre ce monde tel que les hommes l'ont arrangé dans leurs bouleversemens politiques. Dès qu'il a parcouru cette nomenclature des lieux ; il cherche l'usage qu'on a fait des corps qui enrichissent la surface de ce globe , & traite des arts mécaniques qui se sont exercés sur les matières des trois Regnes , se bornant à la description des arts les plus nécessaires à la vie , ou les plus curieux pour l'invention.

Dès que l'élève a meublé sa mémoire

B

d'assez d'objets & de faits, il apprend à faire travailler son esprit sur les idées qu'il a recueillies par les sens; & c'est ce travail que l'auteur appelle les connoissances des corps acquises par la réflexion. Ici commence l'étude des mathématiques pures. Quoique la géométrie ait quelque chose de plus palpable pour les enfans, & qu'elle dût attirer leur curiosité de préférence, cependant le besoin journalier de l'arithmétique, & son utilité universelle qui ne tarde pas à se faire sentir, engagent l'Encyclopédiste à débiter par la science du calcul, d'autant qu'il semble encore plus aisé de compter les corps que de les mesurer, & que les mesures elles-mêmes sont nombrables.

Après les considérations de la quantité & de l'étendue, vient celle du mouvement, première modification de la matière, d'où découlent toutes les Loix de son action. C'est la place d'un petit traité de mécanique. Au reste, les définitions du mouvement, de l'étendue,

dés nombres & de l'unité, sont très-simples dans cet ouvrage; & l'auteur les donne pour neuves.

La connoissance de l'univers mène à la recherche de sa cause, ou de son Auteur. Ce principe invifible de l'action générale de la matiere en fait fuppofer un, également impalpable, dans le corps humain. De - là les idées de Dieu & de l'ame. A l'ame appartiennent l'invention & la composition de toutes les idées intellectuelles, les formes du raisonnement, & la communication des fentimens; car toute idée est ce qu'on fent. Ainfi de la physique, émanent & s'engendrent la métaphyfique, la logique & la grammaire. Avec ces inftrumens, l'ame fe crée des plaisirs & des jouiffances, c'est-à-dire, tous les arts de l'imagination: l'éloquence, nouveau pouvoir de l'homme fur l'homme; la poëfie qui étant l'empire de l'éloquence; la musique qui donne à tous les accents de la nature, à tous les fons de la parole un charme plus touchant; la déclamation

qui fait valoir la poésie & l'éloquence ; la danse qui , soumise à la musique , lui rend toute l'influence qu'elle en reçoit ; ces différens arts nés ensemble , ou les uns des autres , vont à l'ame par l'oreille.

D'autres Arts , également enfans de l'imagination , attachent l'ame par les yeux ; tels sont les trois arts du dessin. L'architecture d'abord ordonnée par le besoin , marche au luxe de sensualité par celui de commodité ; demande la grandeur pour flatter l'orgueil de l'opulence , & la symmétrie pour la facilité des communications. La sculpture , premier ornement de l'architecture , déifia les hommes , vivifia les temples , décora les palais , embellit & peupla les jardins. La peinture inventée par l'amour & la crainte , par toutes les especes d'idolâtrie naturelles à l'esprit humain , trouva tous les moyens d'y perpétuer les impressions les plus agréables ou les plus terribles , de l'enchanter par des phanômes ou des images qui captivent son

admiration ou la stupidité, qui réveille toutes les passions dominantes.

Voilà des arts physiques où le génie aide la main, où l'âme & les sens se présentent un mutuel accord de leurs facultés. Quoiqu'ils soient postérieurs à d'autres inventions plus essentielles, l'analytiste les place avant les premiers arts de la police sociale, soit à cause de la liaison que l'imagination semble avoir mise entre les arts analogues ou simultanés qu'elle crée; soit que l'organisation les produise d'elle-même dans l'homme isolé; puisqu'il pourroit absolument, sinon parler, du moins raisonner, exprimer de la voix ou du geste ses sensations, chanter, danser, bâtir même, sculpter & peindre, en un mot, se représenter au dehors d'une manière fugitive ou durable, dans la solitude d'un état sauvage. Mais, considéré dans la société, l'homme a d'autres besoins, d'autres rapports, de nouveaux devoirs, de nouveaux systèmes d'idées.

Le premier nœud de l'ordre social,

est la morale , antérieure à toutes les loix dont elle fait la base. L'abrégé de la loi naturelle , & le sommaire de la morale , c'est la justice qui consiste à ne jamais nuire , & dès-lors conduit à l'amour du prochain , à l'humanité. Ce principe enfante toutes les especes de droit , naturel , public & civil. De-là trois sciences que M. Roux traite avec plus ou moins d'étendue , selon le degré de leur importance & de cet intérêt qui peut y attacher l'attention d'un jeune homme. L'auteur montre dans ce chapitre , l'un des meilleurs de son ouvrage , cet esprit de justice qui sçait admirablement classer les devoirs de la justice , & les renforcer tous par la mutuelle dépendance qu'il y fait appercevoir.

Après avoir établi les rapports & les lieux moraux de la société , on en démontre la nature & la nécessité par les faits ; & c'est ici que vient l'étude de l'histoire , si désolante pour la jeunesse qui aime à croire au bonheur , à la bonté de

l'homme ; mais du moins consolante pour la vieillesse qui doit y apprendre à ne pas regretter la vie.

C'en est assez pour faire connoître la marche & la méthode d'un instituteur qui peut servir de guide à beaucoup d'autres. La préface de son ouvrage indiquera le reste aux lecteurs de son éloge. L'auteur devoit y ajouter un troisième volume ; mais d'autres occupations ont interrompu l'exécution de ce projet, que la mort vient d'aneantir. Un dernier mot dira plus qu'une page. M. Roux a fait lui seul un livre que peu de gens sont capables d'entendre tout entier ; & cet Éloge est celui du disciple pour lequel on a composé une rédaction utile à tant de personnes.

C'est par cet ouvrage qu'on peut apprécier l'universalité des connoissances & la solidité de jugement qui caractérisèrent M. Roux ; mais sur-tout cet esprit de méthode qui, rangeant dans sa tête chaque chose à sa place, les y lioit toutes par un fil

plus sensible que ne l'est à nos yeux la chaîne générale des êtres ; heureuse trempe d'un esprit qui se rendoit présent à plusieurs objets à la fois ! il n'avoit qu'à se replier & tourner autour de lui-même , pour achever & montrer le cercle des sciences en un coup-d'œil : ainsi la terre tournant en silence sur son axe , fait jouir tous ses habitans en un jour de la lumière du Soleil.

Pour mieux approfondir certains genres de connoissances , M. Roux apprit l'anglois , qu'on pourroit appeller la première langue de la nouvelle physique & de nos sciences modernes. Des gens de lettres lui conseillèrent de l'étudier. C'étoit un moyen de contribuer à la propagation des lumières , en facilitant la communication des idées , & de subvenir à ses besoins par le débit de ses traductions. Il se livra sans relâche à cette étude ; & dans l'espace de six mois , il fut en état de coopérer à la traduction des *Transactions philosophiques* ;

Ouvrage

ouvrage qui demandoit pour être traduit l'intelligence des matières scientifiques, encore plus que celle des mots.

C'est beaucoup pour un littérateur que de bien traduire ; c'est peu pour un savant, s'il n'ajoute de ses propres connoissances à celles qu'il transmet par la traduction. M. Roux, dans celle qu'il publia d'un *essay sur les vertus de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre*, se montra le digne émule du docteur Robert Whytt, auteur de cet ouvrage. Il enrichit les découvertes du physicien anglois de ses recherches chimiques sur l'eau de chaux. Dans ce morceau qui n'appartient qu'à lui seul, on voit qu'il a découvert le premier la nature de la croûte spontanée dont se couvre l'eau de chaux, exposée à l'air libre. C'est une portion de la terre de la chaux, qui cesse d'être soluble dans l'eau. Si l'on précipite l'eau de chaux avec du sel de tartre bien pur, elle ne laissera, après son évaporation, qu'un alkali fixe. Cet alkali sans doute est

C

plus caustique qu'avant l'emploi du sel de tartre ; mais ce n'est point un sel séléniteux , & l'on n'y découvre aucune trace de tartre vitriolé.

□ Ceux qui connoissent l'importance des petites découvertes sur les grands objets, & la conséquence des moindres erreurs dans la nature des corps, qui tiennent aux matieres médicales , verront avec plaisir ce premier essai d'un jeune chymiste , qui ne touchoit, pour ainsi dire, à aucun élément des sciences , sans l'épurer ou sans en étendre l'énergie. Ainsi l'analyste a conjecturé de ses expériences sur l'eau de chaux , que la vertu qu'on attribue à ce mixte de dissoudre la pierre , provient de ce qu'elle y décompose un sel ammoniac & qu'elle agit sur une huile, contenus l'un & l'autre dans la pierre. Ainsi le chymiste médecin indique un moyen de perfectionner l'instrument du docteur *Whitt*, pour injecter l'eau de chaux dans le foyer de la pierre.

□ Si ces expériences n'étoient pas une

analyse complete de l'eau de chaux, du moins en y acheminant, elles annonçoient au public que l'élève de feu M. Rouelle devoit être un jour le propagateur de sa doctrine; & peut-être dirait-on de ces deux chymistes que l'un étoit né pour créer la lumiere, & l'autre pour la répandre: car, à l'exemple des panégyristes, il ne faut point ici pour élever l'homme qu'on loue, rabaisser tous ceux dont on le rapproche. M. Roux ajoutoit à la gloire d'être un des plus sçavans appréciateurs de M. Rouelle, la modestie de ne vouloir paroître que son disciple, & mettoit plus d'orgueil à le défendre que d'autres à l'attaquer.

Après l'essai sur les vertus de l'eau de chaux, M. Roux publia les recherches historiques & critiques sur les différens moyens qu'on avoit employés jusqu'alors ( 1758 ) pour refroidir les liqueurs.

C'est un excellent morceau de bonne physique, éclairée par la chymie. On y voit que les Orientaux quoique peu

phyficiens par l'étude, font quelquefois nos maîtres dans les sciences comme dans les arts, par une expérience pratique & journaliere, dont leur climat leur fait un besoin. C'est en Perse, en Arabie, dans le Mogol & dans l'Inde, qu'on a trouvé le secret très-naturel de rafraîchir les liqueurs dans les temps les plus chauds, par les moyens les plus simples. Le négociant Chardin & le médecin Bernier en ont appris sur cette matiere, dans leurs voyages à Ispahan & à Dehli, plus que les philosophes & les naturalistes n'en avoient su jusqu'alors. Les peuples de l'Orient, que nous appellons trop légèrement barbares, parce qu'ils n'étudient point ce que la nature leur a enseigné, ou ne pratiquent point ce dont elle les a dispensés, avoient même avant nous certains moyens artificiels de refroidir les liquides. L'apparence fait conjecturer, dit M. Roux, que l'Europe a tiré ces moyens chymiques de l'Egypte ou de la Perse; puisquenos premiers phyficiens en parlent toujours

comme d'un usage établi, non comme d'une expérience imaginée. Après le Chancelier Bacon & le Jésuite Kircher, qui rapportent, l'un à l'art de faire des glaces comestibles l'usage de mêler du sel avec la glace naturelle, l'autre à l'usage de jeter du nitre dans l'eau l'art de la rafraîchir jusqu'à la glace après ces deux savans, Boyle tenta une suite d'expériences sur cette matiere, guidé par la pratique depuis long-temps usitée en Italie.

Il fit observer que le sel fond la glace & la neige, avant de coopérer avec ces substances au refroidissement des liqueurs. Il découvrit que presque tous les sels mêlés à la neige glacent les liqueurs & les fruits; mais que les sels qui n'accélèrent point la fonte de la neige, ne produisent point de glace. Sa théorie expérimentale est le premier corps de doctrine en ce genre, & depuis on n'y a guere ajouté. Ni Mrs. Geoffroy, ni M. de Mairan, n'ont enrichi cette partie de la physique, quoiqu'ils en aient con-

firmé les faits par leurs expériences. Farenheit , par un mélange d'esprit de sel avec de la glace pilée , a fait descendre de quarante degrés la liqueur de son thermomètre ; expérience la plus surprenante qu'on ait faite sur cette matiere , dit M. Roux , mais qu'on pouvoit déduire de la méthode de Boyle. La réputation de Muschenbrock n'en impose pas à M. Roux , qui le déclare un très-mauvais guide en physique expérimentale. M. de Réaumur est le seul qui paroisse avoir étendu les limites de l'expérience sur la matiere du froid , en allant plus loin que Boyle , mais sans avoir l'attention de le citer lorsqu'il l'a copié. M. Roux fait un semblable reproche à M. Baumé , qui devant connoître les expériences de M. Cullen , professeur en médecine à Glascoꝝ , a oublié d'en faire mention , quoi qu'il n'ait pu les avoir répétées qu'après le docteur écossois. Tel est le précis de ces recherches qui ne sont elles-mêmes qu'un exposé fidele , mais supé-

rieurement travaillé, des meilleurs écrits sur une matière intéressante & curieuse.

Ces ouvrages de M. Roux l'avoient assez fait connoître pour l'enhardir à rechercher le doctorat en médecine, à la Faculté de Paris. Il emporta la première place des licenciés en 1760 ; & fut reçu docteur cette même année avec l'applaudissement unanime de ses confreres. L'un de ses plus redoutables compétiteurs, M. Jeanroy, étoit dès-lors & fut toujours un de ses meilleurs amis ; tant le vrai mérite est un nouveau lien de sympathie entre les belles ames. M. Roux avoit le bonheur d'en attirer à lui, presque sans y prétendre. Un homme qui connoissoit ses talens, l'honnêteté de son caractère, & sa mauvaise fortune, le força d'accepter six mille francs, pour les frais de sa réception à la faculté de la capitale. M. Roux a voulu souvent rembourser cet emprunt ; mais le prêteur s'y est long-temps opposé, sous prétexte qu'il avoit moins besoin de cette somme que son ami &, persistant dans la

générosité de ce refus, jusqu'à gêner la délicatesse de l'obligé. Celui-ci n'a pu s'acquitter qu'en faisant une sorte de violence à son créancier, qui éludoit les instances du débiteur; l'un & l'autre ayant, pour ainsi dire, changé de rôle, & luttant ensemble avec cette noblesse de procédés qui n'appartient qu'au commerce de l'amitié. Cet honorable bienfaiteur, est M. de Mazel. Puissent tous les secrets de cette espèce être révélés, pour l'apologie des lettres & de l'humanité!

Il est pourtant des hommes de ce caractère, qu'on ne peut pas nommer sans attenter à la jouissance de leurs vertus, des âmes dont la bienfaisance est la volupté secrète & qui se remplissent intérieurement du bonheur qu'elles répandent. Un de ces hommes rares, qui cherchent toujours dans leur fortune où leur crédit, à servir les gens de bien utiles à la société par des talens, crut obliger M. Roux d'une manière propre à le distinguer, s'il lui procuroit un moyen de mé-

riër ce qu'il vouloit gagner. Dans cette intention, il le fit connoître aux directeurs de la manufacture des glaces de St. Gobin.

Cette Compagnie, malgré la supériorité de ses ouvrages & la vogue de leur débit, soit profusion des matieres, soit mauvaise économie des procédés de l'art, souffroit des pertes considérables. M. Roux attaché à cette manufacture par des honoraires suffisans à sa frugalité, découvrit bientôt la fêlure par où la liqueur échappoit du vase. Le salin étoit cher ; on le prodiguoit. Il enseigna le secret de le purifier ; il montra le moyen d'en tirer plus d'utilité & d'en perdre moins. Ensuite il s'occupa de la perfection du verre. Cet objet demandoit de nombreuses expériences. Il les tenta dans un petit fourneau qu'il fit construire aux ateliers du fauxbourg St. Antoine à Paris. Pour savoir si l'on devoit admettre ou rejeter ses nouveaux procédés, il eût fallu les éprouver en grand, dans les fourneaux mêmes de St. Gobin.

Le chymiste le souhaitoit. Mais la compagnie, arrêtée peut-être par l'incertitude du produit comparée à la certitude de la dépense, par ces conseils perfides ou timides que la jalousie ou la cupidité jettent à la traverse des courageuses tentatives, par ces mille petites considérations qui repoussent les grandes réformes ou les améliorations, cette compagnie, dis-je, ne voulut point hasarder des épreuves couteuses, & dès ce moment M. Roux n'eut plus la liberté d'aller à St. Gobin.

Cependant on lui permit, on le pria même de faire le voyage de Londres, pour s'instruire de quelques procédés des Anglois, dans la fabrication des glaces. Il en revint avec les éclaircissimens dont on avoit besoin, & de plus avec l'art de faire la feuille d'étain.

A son retour, il rendit un autre service à la compagnie dont il ménageoit les intérêts. Depuis long-temps on laissoit perdre à la Manufacture de St. Antoine, les *regrattures* de cette portion de feuille d'étain, qui excède les bords des glaces

au sortir du tain. Il s'agissoit de séparer le mercure & l'étain qui s'y trouvoient mêlés, afin de remettre en valeur les débris de ces deux substances métalliques. On proposa cette tentative à M. Roux. Il y réussit avec tant de facilité que le manœuvre qui l'aidoit à cette opération, en fut bientôt assez pour s'en charger seul & sans guide. Un chymiste l'avoit essayé durant son absence, mais inutilement. Imitons ici la modération de M. Roux, & ne scandalisons pas le public, en dévoilant ou rappelant de petites manœuvres qu'il ne voulut confier lui-même qu'à ses amis. Si tous les gens de lettres laissoient ainsi dormir l'injure dans le secret où elle s'est cachée, tant de misérables libelles dont on empoisonne chaque siècle, ne déroberoient pas de bons Ouvrages à la postérité.

Dès que M. Roux put vivre sans exercer la Médecine, il cessa de la pratiquer, l'estimant trop ou trop peu pour en trafiquer. Content de mille écus qu'il retiroit par an de la manufacture des glaces,

il ne vit plus comme Médecin que les pauvres ou ses amis ; mais aussi ne leur refusa-t-il jamais les lumières de son art. Fuyant la porte du riche pour la cabane de l'indigent , il se plaisoit à secourir l'habitant des campagnes , où il passoit les loirs de l'automne. M. d'Héricourt l'a vu pendant un mois entier faire tous les jours deux lieues à pied malgré le froid & la pluie, pour visiter matin & soir un pauvre paysan , jusqu'à ce qu'il l'eût sauvé d'une maladie très-laborieuse.

Mais s'il étoit prodigue de soins, il ne l'étoit pas de remèdes ; les croyant d'autant plus efficaces qu'on y recouroit moins. Au reste , quoique l'indifférence de plusieurs hommes savans dans cet art, ait donné prise aux sarcasmes de la satire contre une profession que la nature semble avoir , pour ainsi dire , enracinée dans les fibres & les viscères de l'homme , la philosophie lui devra toujours infiniment , ne fût-ce que ses meil-

leurs antidotes contre la plus forte maladie de l'esprit humain,

Un moyen s'offroit à M. Roux d'être utile aux malades & aux médecins tout à la fois. Le Journal de médecine vint à vaquer en 1762. Peut-être crut-il mieux servir les hommes, en faisant un Journal pour les médecins, qu'en exerçant la médecine pour son profit. La pratique en effet peut multiplier les fautes de cet art; un journal en corrige les erreurs. Médecin, M. Roux eut guéri des malades; journaliste, il a pu guérir ou redresser des médecins. Déjà son talent pour les ouvrages périodiques s'étoit essayé dans les *Annales Typographiques*, qu'il rédigeoit depuis quatre ou cinq ans; ouvrage peu important par sa forme, son objet & son volume, mais utile à la librairie & même aux savans,

Un journal fait pour les médecins, demandoit un esprit sain, exact, méthodique, judicieux & d'une grande capa-

rité , mais sur-tout une ame impartiale jusqu'à hair les partis , par amour de la science & des hommes. M. Roux avoit cet esprit & cette ame. Il l'a montré pendant quatorze ans dans son journal. On y trouvera rarement le ton d'aigreur & de causticité qui fait le sel de ces fortes d'ouvrages , pour la malignité des esprits lâches , vuides , oisifs , & malheureux des talens d'autrui comme de leur propre impuissance. Dans le journal de médecine , où M. Roux a mis des soins , tout est rassemblé , rédigé , discuté pour le soulagement de l'espece humaine , qui est la véritable gloire des médecins , & pour l'utilité de la pratique , seul but de la théorie. L'auteur réunit de suite les ouvrages relatifs à la même matiere , les écrits pour & contre la même méthode , les observations qui rapprochées , répandent la lumiere , séparées , le doute & l'obscurité. Par ce moyen simple & dépouillé d'ostentation , le lecteur s'instruit sans que le maître se montre ; & c'étoit tout l'art du Journaliste. Ses feuil-

les moins légères & plus sûres que celles de la Sybille, n'avoient rien de vénal. On pouvoit tromper M. Roux, non le corrompre. La vérité étoit dans son cœur, lors même que l'erreur se trouvoit par hafard sous sa plume. Mais peu d'écrivains se sont trompés aussi rarement, soit par ignorance, ou par passion. A deux querelles près, que lui suscita sa franchise, nul journaliste ne s'est aussi peu senti de l'esprit de nation ou de corps, des préjugés de profession, du pédantisme de ses fonctions, de l'influence des opinions de société, des préventions d'intérêt, soit conçues ou reçues, de l'ascendant de son propre caractère, ou des insinuations d'autrui; nul enfin, n'a moins porté ses sentimens dans ses jugemens, d'autant plus qu'il déroboit l'un & l'autre dans son journal, écrivant presque, toujours avec sa raison, dans le silence de ses affections (a).

---

(a) On doit encore à M. Roux l'Édition françoise de plusieurs ouvrages de chymie. En

C'est cet esprit de sagesse connu par dix ans d'épreuve, c'est la sagesse autant

qu'autres il a conduit & dirigé la publication des œuvres de Henckel. On y trouve beaucoup de notes de sa façon; & sur-tout pour addition au chapitre 3<sup>e</sup>. du *Flora saturnifera*, un tableau raccourci, mais très-bien fait, de l'*analyse végétale* de feu M. Rouelle, chef-d'œuvre de ce grand homme, en matière de chymie. L'œuvre de *Henckel*, les *traitez du soufre & des sels* du célèbre *Stahl*, une collection en deux volumes des meilleurs mémoires de chymie, sortis de l'académie d'Upsal, tous ces ouvrages étrangers, ont été traduits par M. le Baron d'Holbach, à qui la France est redevable en grande partie, des meilleures connoissances, soit de chymie, de physique, ou d'histoire naturelle, que l'Allemagne, a fournies à l'accroissement des sciences. Ce bienfaiteur désintéressé des lettres, après avoir grossi nos richesses de ces traductions importantes, renvoie à M. Roux le mérite d'en avoir dirigé l'édition. Peu de gens honorent les morts à leurs propres dépens; si cependant c'est perdre quelque chose du sien, que de partager avec un ami la gloire d'un travail utile, où l'on a voulu l'associer.

Une entreprise particulière à M. Roux, est le commencement d'une traduction des *leçons de*  
que

que sa capacité qui fit jeter les yeux sur lui, quand la faculté de médecine voulut ouvrir à Paris, dans ses écoles, un cours public & gratuit de chymie. Il falloit, outre les talens, trouver un homme désintéressé qui, malgré ses droits & l'usage, enseignât sans honoraires, & consacraît généreusement ses heures & ses forces à donner des leçons assez dispendieuses par leur nature.

Il falloit, pour la gloire du corps & du professeur, que celui-ci fût accepté, sans être nommé. Ce ne fut donc pas un sacrifice légal, mais un dévouement volontaire. M. Roux s'offrit, & fut avoué

---

*chymie-médicinale & pharmaceutique de Lewis, faite d'après celles de Newman. Le traducteur françois a enrichi de ses propres additions celles de l'auteur anglois qui avoit commenté le chymiste allemand. On reconnoît son esprit méthodique & lumineux dans la partie du regne minéral, la seule achevée. Elle a été imprimée chez Cavelier; & les quarante feuilles sorties de sous-pressé font regretter que la rédaction entière n'ait pu être finie par celui qui l'a commencée.*

D

par acclamation. Dans un mois, l'homme, le laboratoire, les instrumens, les matieres, tout se trouva prêt; & l'école fut ouverte avec ce concours prodigieux d'auditeurs de tous les âges & de toutes les conditions, qui, loin de se démentir, n'a fait que s'accroître pendant six années consécutives. Des savans & des gens de lettres aimoient à s'y rencontrer. Des étrangers même commençoient à s'y rendre, attirés, quelques-uns par la réputation de M. Roux, d'autres par une connoissance personnelle de son savoir prodigieux. Mille voix peuvent témoigner avec quel ton de vérité sans enthousiasme il dévoiloit les mysteres de la chymie. Loin d'exagérer ou le mérite de la science, ou les difficultés de l'art, il en écartoit l'érudition & l'étalage pédantesques, qui les avoient long-temps dérochés au vulgaire, parmi les hyéroglyphes de l'alchymie & de la pharmacie.

Avec très-peu d'expériences, presque sans appareil d'instrumens, n'ayant ni une grande facilité de parler, ni cette adresse

( 43 )

à manier les matériaux, qui donne à beaucoup de chymistes une espece de succès théâtral, mais très-souvent un air d'empirisme, il enseignoit autant de choses que de mots. Chacune de ses leçons en épuisoit le sujet, mais sans l'excéder, toujours avec moins de pompe que de richesse; tant son esprit étoit plein de chaque objet. Donnant beaucoup sans rien promettre, sa méthode & son élocution, comme sa personne & sa conduite, vérifioient en lui ce précepte du poëte qui sert d'épigraphe à son éloge: on y voyoit sortir l'éclat du sein de la simplicité, sans que jamais les nuages interrompissent le cours de la lumière. Les impressions qu'il faisoit n'étoient pas vives & inattendues, mais durables & progressives. Il ne laissoit point à l'esprit la liberté de s'égarer, ni le besoin de méditer sur ce qu'il avoit dit; tellement une idée appelloit la suivante, & toutes demandoient une continuité d'attention. Mais aussi pres-que sans autre peine que celle de l'assiduité, quiconque avoit assisté fidèlement

D 2

à ses leçons, se trouvoit à la fin de son cours, instruit, éclairé par une suite de notions & d'idées mises à leur place. Chaque connoissance, d'après la maniere dont il les rangeoit toutes, portoit le germe & la curiosité d'une autre. Il mettoit entr'elles par l'enchaînement, cette espece d'attraction ou d'affinité, dont la nature a lié tous les corps. C'étoit un esprit vraiment démonstrateur, qui n'échauffoit pas, mais éclairoit; cherchant plus à instruire qu'à briller, & plus glorieux de féconder les idées d'autrui, que de faire valoir les siennes. Trop prévenu d'ailleurs contre les systêmes pour se hâter d'en édifier, il aimoit mieux les opposer entr'eux, & les mettre aux prises, bien assuré qu'il sortiroit de leurs ruines plus de vérités que de leur structure. C'est à la fin de deux cours de chymie donnés à la fois, l'un aux écoles de médecine pour le public, l'autre chez lui pour les amateurs, que M. Roux est mort le 28 Juin 1776. Une maladie peu considérable en apparence, mais interne

& profonde, sans aucun symptôme allarmant, sans crises menaçantes, par des progrès constans & cachés, l'a miné vieilli, détruit, éteint en 12 jours (a).

(a) On a fait courir beaucoup de bruits faux & ridicules sur cette mort; & la célébrité de M. Roux, ainsi que l'avidité du public pour l'extraordinaire, a répandu & accrédité ces bruits avec une précipitation qui n'a permis qu'à un petit nombre de gens sages d'aller à la recherche des faits. On a dit entr'autres faussetés, que M. Roux s'étoit empoisonné par imprudence, en faisant le beurre d'arsenic.

Deux faits avérés & constans. 1°. C'est qu'il ne s'est fait dans son laboratoire que quatre onces de de beurre d'arsenic, & que M. Roux ne les a pas faites lui-même. On les prépara d'après son ordre; elles furent mises dans un flacon en son absence, & il ne reparut à son laboratoire que le lendemain de ce travail. D'ailleurs, une aussi petite quantité de beurre arsenical, qui se distille toujours dans la cheminée, ne sauroient empoisonner; sice n'est par une malheureuse étourderie, dont M. Roux n'étoit pas capable.

2°. Les victimes de l'arsenic périssent dans des tourmens & des convulsions effroyables, lorsqu'elles en ont pris suffisamment pour être em-

La mort eut le caractère de sa vie. L'une vint sans de vives souffrances, comme l'autre s'étoit passée sans de grandes passions. La gravité, le sens-froid, la raison, l'égalité l'accompagnerent jusqu'au trépas.

M. Roux étoit d'une taille moyenne, d'un teint basané par la bile, d'une physionomie sans traits faillans, d'une constitution robuste & saine, l'une & l'autre comme son esprit. Dur au travail, à la fatigue, aux souffrances mêmes, il étoit sujet depuis quelques années à des dou-

---

poisonnés : ou bien l'on tombe dans la plus extrême consommation, quand on en a pris trop peu pour en mourir promptement. Ainsi finissent ordinairement les ouvriers qui sont sacrifiés dans les mines au travail du cobalt & à la séparation de l'arsenic. Rien de pareil dans la mort de M. Roux.

Cette note est de M. d'Arcet, son ami de trente ans, qui l'a suivi jusqu'au dernier soupir, qui a fourni les principaux faits de son éloge, & qui par son mérite personnel relève encore l'hommage qu'il rend à la mémoire de M. Roux.

leurs errantes qui saisissent beaucoup d'hommes à l'âge où les plaisirs les quittent ; triste refoulement peut-être de cette source de vie & de volupté , qui , trouvant ses canaux usés ou obstrués , s'irrite & se déborde dans le sang ou les humeurs, y fermente sous le nom de goutte ou de sciatique , & finit souvent par étouffer l'individu désormais inutile à l'espece.

Depuis long-temps M. Roux étoit affecté par intervalles d'une sensation douloureuse de froid sur l'estomac. Il l'éprouva pour la première fois en 1759 après de grands excès de travail ; & jamais il ne se livroit fortement à l'étude , sans ressentir cette douleur. Le froid sur l'estomac lui prenoit constamment la nuit , & le réveillait en sursaut. Le seul remède qu'il y eût trouvé , mais qui lui réussissoit toujours , c'étoit de mettre son oreiller sur cette partie ; & bientôt la chaleur le délivroit de son mal. Il s'en est plaint fréquemment dans sa dernière maladie , sur-tout au commencement. C'est donc l'application & le travail de

fête qui doivent avoir abrégé les jours, comme ils suffoquerent un de ses freres par une hydropisie de cerveau. Que de victimes pareilles on pourroit compter de l'amour des sciences ! Il faut les regretter, mais non les plaindre. Quand on voit le fléau de la guerre moissonner les peuples & les chefs ; la navigation couter des milliers d'hommes pour les trésors d'un luxe qui doit anéantir des nations ; les arts de sensualité & de frivolité, dépeupler les campagnes pour corrompre les villes, & sacrifier une portion de la plus précieuse classe des hommes, aux impitoyables voluptés de la classe la plus dévorante ; enfin, quand les travaux les moins nécessaires font une prodigieuse dépense de population, oseroit-on disputer à la propagation des sciences & des lumieres quelques poignées de jours, employés souvent à réparer les maux que causent sur la terre les passions destructives, à éclairer l'humanité sur les erreurs qui l'affligent ou la ravagent, à chercher des remedes.

remèdes physiques ou moraux contre l'abus que fait la tyrannie des facultés de l'homme , soit utiles ou nuisibles. Eh ! quelle est l'ame vraiment sensible à tous les malheurs de la société , qui n'ait dévoué de bonne heure & son repos & sa vie à la noble passion de la félicité publique ? Des nations , des professions nombreuses ont mis leur gloire à braver la mort pour le faux honneur de la patrie , à s'immoler par générations entières au fol & cruel espoir d'établir la domination d'un peuple sur la ruine de plusieurs ; & l'on craindroit d'user ou d'abréger , à des études profondes & sublimes , une courte vie que tant d'insensés prodiguent à des plaisirs honteux , à des services avilissans , à un commerce de dépravation , flétrissant pour tous les sexes & les âges ! Heureux encore celui qui peut mourir à la recherche des vérités utiles , & dire à son dernier soupir , je ne dois qu'à d'innocens & louables travaux les douleurs & les infirmités qui ont précipité la fin de ma carrière.

E

Ce fut la consolation de M. Roux, & le dernier témoignage de sa conscience droite & tranquille. L'étude avoit été sa passion dominante, la seule qui lui eût coûté des veilles & des excès; encore s'en étoit-il un peu corrigé pour le soulagement de son estomac. Mais ses momens de dissipation étoient souvent des heures d'instruction pour les autres; car il répandoit, sans peine comme sans empressement, dans ses entretiens, le fruit de ses longues études. Il savoit de tout, & beaucoup de chaque chose; l'histoire & la géographie, soit des temps anciens ou modernes, avec une exactitude qui n'appartient qu'aux érudits de profession; l'agronomie, assez pour avoir mérité une place dans la société d'agriculture de la généralité de Paris. Toutes les matières d'économie civile, ou d'administration publique, étoient du ressort de son esprit: il les possédoit avec cette étendue & cette profondeur d'intelligence qui en a fait le domaine des meilleurs écrivains, & avec cette supériorité de discussion qu'on

admire chez quelques philosophes qui s'en font occupés. Portant dans la physique cet esprit d'analyse qui fait la bonne métaphysique, il décomposoit les idées dans la conversation, comme les corps dans ses opérations de chymie. Pas un savant dans aucun genre utile qui ne l'écoutât avec plaisir exposer sur chaque matière ce qu'il en avoit appris; & s'il n'instruisoit pas tout le monde, chose rare, il n'ennuyoit personne, quoiqu'avec un esprit sérieux, & même un dehors froid.

Né avec cette fierté que donne à chaque homme le sentiment de ses forces, soit qu'il les tire de la fortune ou de lui-même; sans blesser, mais aussi sans enfler l'orgueil des conditions, n'oubliant ni les déférences de l'usage, ni la dignité de l'homme indépendant, il voyoit plus volontiers ceux qu'il croyoit obliger que ceux dont il pouvoit espérer, plus disposé à rendre des services qu'à solliciter des graces.

Son défintéressement étoit si connu,

que beaucoup de personnes se faisoient scrupule de lui demander les secours de son art. Ses amis mêmes furent souvent obligés de surprendre sa délicatesse, pour soulager l'instant de la reconnaissance : mais s'il en recevoit les témoignages, c'étoit comme dons du cœur, non comme dettes.

Au nombre de ses amis, il pouvoit compter les hommes les plus recommandables du siècle par leurs talens, ou leurs écrits. Quelques-uns l'ont pleuré; des domestiques l'ont pleuré; & c'est honorer des philosophes que de mêler ici leurs larmes à celles du pauvre. Mais une amitié digne d'être distinguée est sans doute celle d'une femme qui, par les agrémens de son esprit & les charmes de son caractère, avoit su réunir chez elle l'élite de tous les ordres de l'état à la société des gens de lettres. Elle venoit de laisser en mourant sa montre & sa pendule à M. Roux : hélas ! ce n'étoit pas pour sonner si-tôt l'heure de sa mort. Cependant la même horloge a frappé leur tré-

pas à six semaines d'intervalle ; & les gens de lettres ont essuyé coup sur coup ces deux pertes.

Celle de M. Roux est d'autant plus sensible qu'il devoit leur être aussi cher par la fermeté de son attachement que par ses rares connoissances. Jamais il n'abandonnoit l'absent à l'audace de la calomnie, portant les devoirs de l'amitié jusqu'à l'outrage de ceux qui bleffoient ses amis, opposant l'accusateur à l'accusé pour défendre l'un par l'autre, démasquant l'envie pour couvrir le talent, & proportionnant toujours la chaleur de l'apologie à la fureur de la diffamation ; mais avec ce sentiment de conviction & d'impartialité qui protege les réputations attaquées, sans faire grace aux réputations usurpées.

Ennemi des fripons, des ignorans & sur-tout des charlatans, parce qu'ils sont l'un & l'autre, M. Roux avoit le courage de la vertu, qui est de poursuivre les vices odieux & les travers insultans : c'étoit quelquefois avec une ironie amere qui

pouvoit révolter les prétentions qu'il humilioit ; mais ce défaut de son caractère étoit le contre-poison de beaucoup de pestes publiques.

Je n'ignore pas que plusieurs de ses confreres , soit en médecine ( *a* ) , soit en chymie , le trouvoient aigre dans la dispute , prompt à l'attaque , dur à la réplique , ardent à contredire , retif à céder , tranchant dans la discussion , & obstiné dans l'affertion ; en un mot , qu'on lui reprochoit ces défauts du cabinet qui blessent tant cet esprit malade & souffreteux d'un siècle énervé de politesse. Mais ce ne sont , j'ose le dire , ni les meilleurs ni les plus forts esprits qui se plaignoient de lui. Je le défends , & n'attaque personne. Sans doute il s'indignoit quelquefois , ( & c'étoit avec raison ) de l'injustice du sort des hommes , jusques dans la distribution de la renommée & des récompenses qu'elle attire , quand il

---

( *a* ) Voyez l'extrait de la gazette de santé ; n<sup>o</sup>. 41 jeudi 10 octobre 1776 , page 161.

( 55 )

voit le nouvel initié parvenir à la place du favant laborieux , le jargon l'emporter sur l'étude , les prétentions étouffer les droits , & les brigues agiter & bouleverser la république des lettres , pour substituer à la liberté , mere des grands hommes & des grands ouvrages , un esprit de division & de domination , qui déjà prépare & commence la ruine infaillible des sciences. Cet homme vrai , juste , honnête , s'échauffoit , non pour les intérêts , mais pour ceux de l'équité , passion de la raison ; pour l'accroissement des arts utiles & de la science qu'il professoit ; pour la considération des gens de mérite oubliés ou rebutés , qu'il estimoit & chérissoit. Cet homme étoit froid & rude , pour le méchant ou l'intrigant peut-être ; mais sous cette écorce dure , les embrassemens de l'amitié sentoient palpiter un cœur tendre , compatissant & vertueux ; mais l'humanité souffrante voyoit couler des larmes sur ce visage austère. Véritablement ami des hommes , puisqu'il l'étoit des malheureux , il se

E 4

passionnoit contre les oppresseurs, regardoit comme trahison & lâcheté l'indifférence pour le bien public, & croyoit que c'étoit aimer la patrie & son Roi que de détester les mauvais administrateurs : mais tout cela, sans déclamations impuissantes, sans esprit de parti, sans intérêt personnel, sans fiel & sans humeur, par le seul instinct de la justice & de l'humanité; car s'il écrivoit sur la médecine, sans l'exercer, il pratiquoit la vertu, sans en parler.

Personne n'eut plus que lui ces qualités sociales qui partent d'un bon naturel, ces attentions & ces manières simples, également éloignées de la politesse qui recherche & de celle qui repousse. Il n'avoit que celle du cœur, qui se répand avec franchise, candeur, affectuosité, selon le besoin & le caractère des personnes. On pouvoit juger par les sentimens qu'il témoignoit & qu'il inspiroit aux enfans, combien il eût été bon pere de famille. Aussi regrettoit-il que la fortune, toujours marâtre à son égard, l'eût

empêché de fuivre le vœu de la nature pour l'état du mariage ; regret de presque tous nos célibataires d'économie , qui flétrit & confond les apologistes de ce siècle : car les peines mêmes & les scandales des mariages mal assortis n'attestent que plus hautement les vices de ce célibat , monstre qui n'engendre rien , enfanté par le luxe qui dévore tout.

Enfin , je le dirai malgré la persécution & le décri qui s'attachent à ce nom , philosophe dans la plus pure acception du terme , & d'autant plus qu'il l'affichoit moins , il remplit tous les devoirs que ce titre impose , sans en ambitionner la gloire vaine ou dangereuse. Plus jaloux de savoir ou de connoître que d'être connu , jamais il ne sacrifia rien à la renommée , ni la droiture & la fierté de son caractère , ni les heures de l'étude , ni les douceurs de son loisir , ni la vertu , ni le bonheur.

Plus insensible encore à la passion des richesses qu'au desir de la célébrité , M.

Roux fit peu de chose pour sa fortune, Cependant l'amour du travail & de l'étude l'avoit conduit à se former un laboratoire de chymie assez bien fourni, & un cabinet de livres nombreux & choisis dans les meilleurs genres de science & de littérature; cependant il jouissoit par ses travaux de cinq mille livres de rente annuelle; mais précaire, dont il consacroit deux mille francs à des actions de bienfaisance ou de vertu. J'appelle action vertueuse le sacrifice de ses commodités ou de ses plaisirs, pour donner une pension de huit cens francs à son pere, qui n'avoit pas voulu le voir au moment d'une séparation qui pouvoit... qui devoit être éternelle. M. Roux est mort sans la consolation d'entendre la voix, de toucher les mains de ce pere qu'il n'avoit pas embrassé depuis vingt-cinq ans; & ce pere octogénaire, infirme, a le malheur encore de survivre à son fils, qu'il aimoit sans doute, puisqu'il en étoit si religieusement chéri. Car ne croyons pas que cette

austérité paternelle aille sans la tendresse, nous sur-tout, enfans de la province, qui voyons dans la capitale, tous les liens de famille ne tenir qu'à de simples procédés, & presque toute la douceur de la vie domestique se réduire à l'indifférence mutuelle de ceux qui la composent. Oui, citoyens de Paris, nous préférons la rigueur de notre éducation & la rudesse même de nos parens à cette molle & funeste condescendance de vos vices pour ceux de vos enfans. J'en atteste la mémoire de l'homme vertueux que je loue. Depuis long-temps il se proposoit chaque année d'aller voir ce pere dont il a paru si durement traité. Que ne puis-je recueillir sur ce papier les larmes d'un vieillard inconsolable ! En honorant le fils, elles absoudroient le pere.

*Fin de l'Éloge.*

---

*Nous terminerons cet Éloge par l'extrait d'une Lettre qu'un homme très-instruit & d'un excellent esprit, ( M. N. ) a écrite sur M. Roux, dont il étoit le disciple & l'ami.*

M. Roux réunissoit une foule de connoissances diverses : mais ces connoissances souvent très-oppoſées, & qui par leur nombre & leur diverſité, se nuisent & s'entr'empêchent, pour ainſi dire, dans la tête de la plupart des hommes, étoient ſingulièrement bien ordonnées dans la ſienne. Tout y étoit claſſé & rangé ſous des dénominations précises. L'ordre, la clarté, l'exactitude & la précision étoient même, à proprement parler, les caractéristiques de ſon eſprit, & ces qualités ſi néceſſaires, ſi rares ſur-tout chez les hommes qui, dans quelque art ou ſcience que ce ſoit, s'impoſent la tâche pénible d'inſtruire les autres, ſe faiſoient généralement remarquer dans ſes leçons, & les rendoit plus ou moins utiles, ſelon le degré d'attention, de ſagacité, d'apti-

tude & d'instruction de ceux qui l'écoutoient.

J'ai suivi assiduellement les cours pendant quatre ans ; lorsque des affaires ou une indisposition m'obligeoient de manquer une de ses leçons, j'étois presqu'entièrement dérouté à la leçon suivante : je ne l'entendois plus : la liaison des idées étoit rompue : l'enchaînement des phénomènes ne m'étoit plus présent : je sentoiss qu'il me manquoit des vérités intermédiaires que je ne pouvois suppléer : en un mot, j'étois comme un homme tombé tout-à-coup des nues au milieu de son laboratoire. Jamais philosophe n'a mieux su, peut-être, classer ses idées : il faisoit rarement précéder celles qui devoient suivre ; & lorsque par distraction, ou forcé par l'abondance & la diversité des matieres dont il devoit nous parler, il lui arrivoit d'interrompre ou de changer l'ordre qu'il s'étoit prescrit comme le plus simple, le plus naturel, & de déplacer une idée, un fait, un phénomène, ou d'anticiper, par quelque mot échappé, sur les matieres dont il ne devoit

traiter que dans quelques-unes des leçons suivantes , alors s'il s'en appercevoit , il s'arrêtoit subitement , & remettoit aussitôt chaque chose à sa place. Le plus souvent même , il évitoit de se servir de termes qui ne pouvoient être bien entendus de ses disciples , qu'après leur avoir parlé de tous les phénomènes qui devoient précéder ou préparer celui où ce terme quelconque pouvoit être intelligible pour eux , & présenter à leur esprit des idées claires & distinctes.

Il y a dans toutes les sciences des professeurs , d'ailleurs fort instruits , dont on peut manquer une ou deux leçons sans y perdre beaucoup : on est à-peu près sûr de leur entendre répéter , ou redire en d'autres termes dans un autre temps , ce qu'au milieu d'un grand nombre de choses inutiles ou communes , ils ont pu dire d'important huit ou quinze jours auparavant. Il est au contraire , des hommes d'un génie ardent , impétueux , qui ne pouvant s'assujettir à aucun ordre , ni suivre aucune méthode , se livrent comme des espèces d'inspirés , à l'enthousiasme

qui les domine , au dieu qui les agite , & laissent errer à l'aventure leur tête fougueuse sur toutes sortes d'objets , sans se mettre en peine si ce qu'ils disent a le moindre rapport au sujet qu'ils traitent. C'est même presque toujours dans ces momens d'orgasme & tout voisins du délire , qu'ils révelent , sans s'en apercevoir , les mystères de leur art dont ils étoient le plus jaloux ; c'est alors qu'il leur échappe involontairement une multitude de vérités neuves , d'idées vastes , profondes & sublimes , inintelligibles pour la plupart de ceux qui les écoutent , très-claires pour des esprits plus avancés , & d'autant plus précieuses à recueillir , que , sortant en foule , & pour ainsi dire , tumultueusement , de leur tête , s'ils ne les mettoient pas au jour , au moment même où ils en font comme obsédés , elles ne se présenteroient jamais à leur esprit , & seroient perdus pour eux & pour les autres.

Il n'en étoit pas de même de M. Roux : comme il se renfermoit scrupuleusement

dans son sujet sans se permettre aucune excursion, qu'il ne disoit que ce qu'il étoit utile de savoir & ce qu'il étoit temps d'apprendre au moment où il parloit; quand on avoit manqué une de ses leçons, il étoit impossible, même avec beaucoup de sagacité, de vues & de connoissances chymiques, de trouver les fils imperceptibles & souvent très-subtils, à l'aide desquels il savoit lier entr'eux les phénomènes en apparence les plus opposés, & appercevoir des rapports entre des vérités éloignées, & par-là même, presque stériles. C'étoit alors un nouvel ordre de choses; & plus il parloit, plus celui qui l'écoutoit, & qui n'avoit pas entendu la leçon précédente, sentoit la perte qu'il avoit faite, & le vuide qu'elle laissoit dans son esprit. *Tantum series juncturaque pollet.*

Il y avoit, peut-être, de plus grands chymistes que M. Roux; des manipulateurs plus habiles; des artistes plus consommés encore dans l'art difficile de faire des expériences; des hommes doués plus

( 65 )

plus que lui de cet instinct , de cet esprit de divination que les anciens ont eu quelquefois , qu'on ne peut pas , à parler exactement , appeller génie , & qui cependant se trouve rarement sans lui ; mais je n'ai gueres vu d'homme plus capable par le caractère & la tournure particulière de son esprit , d'étendre le domaine de la vérité , de suivre & de vérifier les découvertes des autres , de les constater , de les perfectionner , de lier , à l'aide d'une vérité nouvelle dont souvent l'inventeur ne connoît ni ne soupçonne pas même la fécondité , des phénomènes jusqu'alors isolés , & jeter par ce moyen du jour sur quelques mystères de la nature ; c'est que le génie qui invente les choses est peut-être le moins propre à instruire les autres. Il y avoit plus à profiter dans un seul cours de M. Roux , que dans deux ou trois cours faits sous quelques-uns des plus grands chymistes connus : c'est un fait dont ceux qui ont suivi leurs leçons & les siennes , conviennent unanimement ; ce qui prouve ,  
F

pour le dire en passant , combien les progrès que deux enfans , auxquels on suppose d'ailleurs un degré égal d'intelligence & d'aptitude , peuvent faire dans toute espece de science ou d'art , dépendent de la méthode qu'on suit pour les instruire ; car il ne suffit pas seulement de dire des vérités utiles ; il faut encore avoir le talent plus rare qu'on ne pense , de les présenter avec ordre & clarté , d'en faire voir les rapports souvent très-secrets & très-déliés , d'en tirer les conséquences prochaines & éloignées , de saisir les analogies les plus cachées , d'assigner avec précision les limites du vrai & du faux dans chaque question ; limites réelles que le sceptique par ses sophismes captieux s'efforce envain de confondre & de faire évanouir , mais que tout homme sincere avec lui-même , & qui a de la logique , ne perdra jamais de vue. Si , comme on est forcé de l'avouer , il y a dans toutes les sciences un certain nombre de questions sur lesquelles il fera long - temps encore permis à tout bon

esprit de s'en tenir à la devise de Montagne, il est également vrai que sur ces questions même, & par conséquent sur les connoissances humaines en général, dont les sceptiques contestent indistinctement la certitude, il y a un terme où le Pyrrhonien doit nécessairement s'arrêter, & au delà duquel le scepticisme n'est plus qu'une philosophie d'enfans.

Ce qui rendoit les leçons de M. Roux plus utiles encore, c'est qu'indépendamment de son plan & de sa méthode d'instruction très-propres à accélérer les progrès de ses élèves, il avoit sur les différens objets de la science dont il s'occupoit, une érudition très-étendue, très-variée & d'autant plus curieuse, que ces fortes de connoissances se trouvent rarement parmi les meilleurs chymistes. Jamais il ne parloit d'une substance végétale, qu'il n'en fit en peu de mots l'histoire naturelle. Commençoit-il l'analyse d'une plante? Il nommoit le pays où elle croissoit, indiquoit la manière dont on la cultivoit, celle dont on la

recueilloit , expoſoit rapidement , & ſans ſ'appéſantir ſur des détails connus ou peu intéreſſans , les uſages généraux , & particuliers de cette plante dans le pays où elle étoit née , & dans celui où on l'avoit transplantée , ainſi que les ſecours réels ou ſuppoſés qu'elle avoit fournis à la médecine. Traitait-il d'une ſubſtance minérale ou métallique ? Il en faisoit de même l'hiſtoire naturelle : il parloit de ſa mine , du pays & du lieu où elle ſe trouvoit en plus grande abondance , de la maniere dont on l'y exploitoit , des travaux en grand & en détail relatifs à cette exploitation , de ſon utilité dans les arts & dans les remèdes pharmaceutiques : en un mot , on étoit étonné de la multitude de ſes connoiſſances ſur les arts , l'hiſtoire naturelle , la botanique , la phyſique & la géographie.

Tous ſes pas dans la recherche de la vérité étoient lents & timides , mais d'autant plus ſûrs , qu'ils avoient toujours pour baſe l'expérience. C'étoit le ſeul guide qu'il reconnût , & auquel il ſe

confiât. Il s'arrêtoit quand & toutes les fois qu'elle l'abandonnoit , & ne faisoit jamais un pas au-delà de celui où elle l'avoit conduit. Toujours en garde contre l'analogie & l'induction qui , dans toutes les sciences où elles peuvent avoir lieu , mais particulièrement en physique , en chymie & en histoire naturelle , mettent sur la voie , égarent souvent , & instruisent quelquefois , il les consultoit avec sagacité , les suivoit avec précaution , & ne s'en servoit gueres que pour jeter en passant quelque lueur foible sur une théorie obscure & difficile , ou pour faire des conjectures plus ou moins heureuses qu'il donnoit pour telles. L'esprit de systême lui paroissoit , en général nuisible aux progrès des connoissances humaines. Ce n'est pas que dans toute espece de science , il ne faille toujours commencer par une idée systématique ; mais c'est ensuite à l'expérience à l'étayer , à lui donner une base solide , à en constater la vérité , en faisant voir que la théorie est presque dans tous les cas connus ou sup-

posés, d'accord avec les phénomènes; enfin à la ranger dans la classe nombreuse des hypothèses, ou peut-être à la détruire entièrement. L'esprit de système vraiment nuisible, est celui qui fait négliger l'expérience & l'observation pour inventer des théories plus ou moins ingénieuses sans avoir assez de faits, ou sans s'inquiéter si ceux qui sont déjà connus & constatés, confirment ou renversent les suppositions dont on est parti. Voilà l'esprit de système dont M. Roux étoit l'ennemi, & qui enrayoit encore, selon lui, le char toujours trop lent de la vérité; aussi ne se permettoit-il jamais dans ses leçons de donner l'æthiologie d'un procédé avant de l'avoir constatée par l'expérience; j'en pourrois citer ici plusieurs exemples, mais je me borne au suivant.

L'augmentation de poids dans les chaux métalliques, est un fait connu de tous ceux qui ont quelques notions de chymie. On fait que si on calcine cent liv. de plomb, on en retire environ cent dix livres de chaux. La cause long-temps

inconnue de ce phénomène extraordinaire, & bien digne par son importance, d'occuper les grands chymistes, étoit encore ignorée. Chacun s'empressoit à l'envi à la découvrir : une théorie succédoit à une autre théorie : tous les mois les journaux ou les *cotteries* chymiques, (car la chymie a aussi les siennes), annonçoient avec des éloges trop souvent emphatiques de nouvelles solutions e ce problème. M. Roux lisoit tout, examinoit tout, jetoit, si j'ose m'exprimer de la sorte, toutes ces différentes hypothèses dans le creuset de l'expérience, & s'occupoit en silence à détruire ou à constater par de nouvelles tentatives faites avec autant de soin qu'imaginées avec sagacité, les théories souvent très-opposées que les chymistes de profession, & ceux qui croient l'être parce qu'ils ont un laboratoire, publioient avec plus ou moins de confiance ; mais ne trouvant point dans ces diverses théories le degré d'évidence qu'il desiroit pour déterminer son choix, il s'arrêtoit & suspendoit son

jugement. Il se contentoit d'exposer avec clarté & impartialité dans ses cours chacune de ces hypothèses, en faisoit sentir le foible, & ne se permettoit pas, au moins en public, la plus légère conjecture sur la cause de ce phénomène. Je pourrois, nous disoit-il, faire à ce sujet un système comme tant d'autres, & vous donner même des explications qui vous paroïtroient satisfaisantes; mais j'agirois contre mes principes & ma propre conviction: je vous éblouirois sans vous éclairer, & je vous tromperois. Attendons du temps & de l'expérience quelque chose d'exact & de précis sur ce point, & sur beaucoup d'autres aussi obscurs & non moins importants. Il vaut mieux avouer sincèrement son ignorance que de balbutier des mots, & se faire pitié à soi-même & aux autres,

F I

